



Eau

Études et

Comportements

Edition 2015

*Synthèses de travaux de Jules GRITTI
par Mariette Darrigrand*

Mythes et Symboliques

Eau

Mythes et Symboliques

Synthèse de travaux de Jules GRITTI

Par Mariette Darrigrand

Ancienne Elève de Jules Gritti, sémiologue, analyste des représentations sociales, Mariette Darrigrand a fait une synthèse de travaux de Jules Gritti en s'appuyant également sur les écrits de quatre écrivains et chercheurs, Gaston Bachelard, Gilbert Durand, Brigitte Caulier, Patricia Hidiroglou.



1.

Les mythes de l'eau

p4 Préface

p11

p12 Les mythes littéraires

p20 Le fonds mythologique profond

2.

Les symboliques religieuses

p29

p30 Les croyances celtiques

p38 Les symboliques de l'eau dans les religions monothéistes

Ouvrages de références

p52

L'Eau, éternel miroir de l'humanité

Depuis la première publication de ces *Mythes et symboliques de l'Eau*, en 1997, cette dernière n'a fait qu'amplifier sa présence dans notre contexte politico-médiatique.


Il est de plus en plus question d'elle à propos de deux grands problèmes de l'époque : le Changement climatique et l'Alimentation. Sous l'angle du *global change*, elle envahit la terre à travers nombre d'inondations et déluges. Sous l'angle de la nécessité de nourrir une humanité en pleine croissance, elle est convoitée et précieuse. Jamais suffisante.

Pour les médias, l'eau oscille donc perpétuellement entre la pléthore et le manque, aussi foncièrement double que dans les plus anciens récits des origines. Ce paradigme fondamental, mis en valeur par l'essai de Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves*, est largement explicité dans les pages qui suivent. Pour ce célèbre philosophe de l'imagination, l'Eau est d'autant plus du côté de la vie qu'elle est travaillée par moments par la mort. Les grands mythes, comme la tradition poétique, attestent de cette ambivalence. Aujourd'hui, le cinéma à grand spectacle - de *Titanic* à *Noé* en passant par *Avatar* et tant d'autres -, de même que certaines installations aquatiques de l'art contemporain, ne disent pas autre chose. L'eau est double car elle a quelque chose de sacré que la modernité ne dément pas.

Le phénomène s'est même accéléré depuis 2008, à travers le discours ambiant sur la Crise. Selon la plus ancienne des métaphores occidentales, une *tempête* s'est abattue sur Wall Street au moment de la chute de la banque Lehman Brothers, et elle s'est depuis généralisée sous des formes aussi bien concrètes que symboliques. Tout un ensemble d'imageries accreditent ainsi cette *société liquide* dont parle le sociologue Zygmunt Bauman, pour caractériser le monde actuel, fait de flux d'informations, de flux de financiarisation, de flux de migrations...

Cette évolution donne raison à Jules Gritti, à qui le Centre d'information sur l'eau avait eu la bonne idée de demander cet ouvrage, de l'avoir placé – dans le droit fil de Bachelard – également sous le signe des *structures anthropologiques de l'imaginaire* de Gilbert Durand. Longtemps ignoré en France, ce spécialiste des mythes littéraires universels a toujours souligné l'invariance des images les plus fortes. Il est aujourd'hui redécouvert par les jeunes chercheurs qui travaillent sur les best-sellers, films, jeux en ligne, récits d'Heroic Fantasy, autant de produits culturels qui remettent au goût du jour les grands archétypes inusables. La rencontre du Fleuve et de la Rivière, le combat du Gardien des fontaines avec le maître du Déluge, la Sirène salvatrice contre le Voleur de puits..., la liste est longue.

Ces héros, sempiternels, recolorisés par les nouvelles technologies de l'image, rencontrent toujours l'eau à un moment de leur parcours. Au cœur de ce *revival* généralisé par lequel la société lutte contre la peur de voir ses ressources s'épuiser, elle constitue l'expression par excellence de notre nouveau rapport à la Nature : une Bona Mater porteuse de vie, gorgée de sucs et de sels, pleine d'oligo-éléments et de végétaux marins bienfaiteurs. Bio au sens premier du terme, porteuse de vie.



Une telle imagerie populaire rejoint une recherche universitaire que Jules Gritti n'a malheureusement pas eu le temps de connaître : celle de Philippe Descola. Successeur de Claude Lévi-Strauss et Françoise Héritier au Collège de France, cet anthropologue fait partie des intellectuels qui réhabilitent aujourd'hui la pensée dite **analogique** : une pensée longtemps écartée par le cartésianisme et le positivisme car elle fait la part belle à l'imagination et met en valeur les grandes représentations « archaïques » transmises par l'inconscient collectif.

Dans son livre-maître, paru en 2005, *Par delà Nature et Culture*, Philippe Descola explique en particulier que la modernité européenne et surtout française, héritière d'une vision dans laquelle *l'homo faber* cherche avant tout à maîtriser la nature, nous a fait oublier qu'il est possible de vivre avec celle-ci dans un jumelage beaucoup plus harmonieux. La prise de conscience écologique, mais aussi certaines visions venues d'Orient, d'Afrique, d'Inde ou d'Australie par la mondialisation, nous amènent aujourd'hui à diversifier nos regards. Nous nous sentons enfin moins supérieurs à la Nature que reliés à elle par toutes sortes de similitudes que nous avons oubliées ou méprisées.

De même, l'art des jardins irrigués, qui caractérise la culture arabo-andalouse, et plus généralement la place de l'eau dans la culture musulmane, viennent désormais s'ajouter à l'héritage judéo-chrétien. Dans les pages qui suivent, les historiennes Brigitte Caulier et Patricia Hidioglou nous invitent à ce métissage, montrant bien que certains rituels sont communs à toutes les pratiques populaires, et qu'elles n'ont jamais cessé de nourrir les imaginaires.

Nul doute que ce sont ces ancestrales analogies qui se réactivent quand l'individu contemporain boit de l'eau pour être fluide comme

une nymphe ou doté d'une force tellurique venue de sources profondes... De même, quand de *l'eau de nuages* est produite dans certaines régions du monde grâce aux bio-techs les plus avancées, il est clair que la science rejoint les intuitions des poètes d'antan.

De ce point de vue, le rapport actuel à l'Eau place celle-ci à deux endroits de la temporalité.

Symbole même du temps qui passe puisque *Tout coule*, comme le disait le philosophe grec Héraclite, l'eau a toujours représenté l'Histoire. Désormais - et plus encore en 2015 qu'en 1997 -, elle est aussi la preuve que certaines métaphores ne vieillissent pas, et que nous sommes plus que jamais reliés aux images culturelles fondatrices.

L'eau est donc aujourd'hui une matière tout à fait privilégiée pour éprouver la double caractéristique de notre époque, dite *post-moderne*, faite d'extrême de progrès technologiques et de retour aux sources... Objet imaginaire et objet sanitaire, elle nous conduit à la fois vers la modernité et vers ce que Nietzsche appelait *l'inactuel* : le plaisir de retrouver intacte la valeur des pluies antiques, des rivières romantiques, des ruisseaux édéniques....

Elle est ainsi définitivement le miroir de notre condition – seule des quatre éléments, comme l'avait bien dit Bachelard, dans lequel nous pouvons *nous mirer*.

Mariette Darrigrand

Sémiologue

Auteur de « *Comment les médias nous parlent (mal)* » (Editions François Bourin – 2014) et
« *Ces mots qui nous gouvernent* » (Bayard – 2008).

Jules GRITTI

Sociologue et sémiologue, docteur en Histoire de la philosophie, observateur passionné des phénomènes de communication, il a, toute sa vie, voulu faire progresser les sciences humaines. Durant une existence très intense, il a réussi à concilier ses engagements religieux, son rôle de chercheur – il a dirigé le Laboratoire d'Études et de Recherches sur l'Information et la Communication (LERIC) –, et ses missions de pédagogue en tant qu'enseignant.

Participant de la vie intellectuelle et des idées nouvelles, il est le compagnon de recherche d'Umberto Eco et s'intéresse aux travaux de René Girard, Roland Barthes, Edgar Morin, etc. auxquels il consacra des ouvrages dans la série « Comprendre » des éditions Privat.

Jules Gritti se passionne pour les mythes de la communication de masse. Observateur des médias, il décrypte leur fonctionnement et leur place dans la société. Il est convaincu que les messages des médias agissent par de lentes transformations. Il écrit : « Par un jeu répétitif, les médias opèrent goutte-à-goutte de véritables concrétions morales et culturelles. On imagine alors des stalactites ou des stalagmites dans les grottes de la résignation collective ».

Son talent s'épanouit dans les analyses rapides à chaud. Il est un critique reconnu de la télévision et signe des chroniques régulières dans la presse écrite, en particulier, *Le Monde*, *La Croix*, *Centre Presse*... L'originalité de ses analyses et son expérience l'amènent à être consultant de l'UNESCO, de la CEE, de Bayard Presse, de France 2 et de TF1. Enseignant dans de nombreuses universités ou écoles, à la fois vulgarisateur et pédagogue, il s'attache à

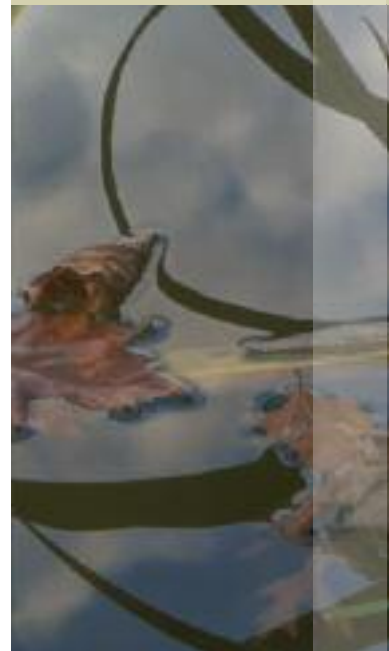
transmettre son savoir. Au début de sa carrière, il enseigne aux séminaires de Nîmes, Reims et Rodez ; ensuite, durant de longues années à l'Université de Louvain en Belgique, à la Sorbonne (CELSA), à l'Université de Paris IV et à l'École Supérieure de Journalisme de Lille. Dans cette École, il compte parmi ses élèves, Bruno Masure, Claude Sérillon et Jean-Pierre Elkabach.

Il est l'auteur de nombreux ouvrages de sociologie et sémiologie. Sous-jacentes à ses analyses, ses préoccupations morales sont constantes. En témoignent certains de ses livres tels que *Déraciner les racismes, Télévision et conscience chrétienne, Médias et charité*. De nombreux ouvrages aident à comprendre le fonctionnement désormais indissociable de la société et des médias : *La sociologie face aux médias*, ou *Le Village planétaire, L'enjeu de la communication mondiale* co-signé avec Hervé Bourges, alors directeur général de TF1, *Le Pape à la Une, Sport à la Une*. Parmi ses autres œuvres, *Une Histoire de la psychanalyse après Freud, Elle court, elle court la rumeur, Réflexion sur le discours audiovisuel* et un livre consacré à *Umberto Ecco*. Dans la série « Comprendre » des éditions Privat, il publie sous le nom de Jean-Baptiste Fagès, en hommage à son père Jean-Baptiste et à sa mère née Fagès, des livres consacrés à Levi-Strauss, Jacques Lacan, Roland Barthes, Edgard Morin, René Girard et Teilhard de Chardin.

Jules Gritti est né à San Giovanni Bianco, le 7 décembre 1924. Avec sa famille, il a quitté l'Italie pour s'installer en France en 1930 et a passé l'essentiel de son adolescence à Millau (Aveyron), région dont il conserva toujours l'accent qui donnait à la profondeur de ses paroles une couleur insolite pour un grand intellectuel. Il s'éteint le 5 juillet 1998 à Paris dans la discrétion.



1.



Les mythes de l'eau

Gaston BACHELARD

Gaston Bachelard occupe une place à part dans l'histoire de la philosophie française. Employé des Postes avant de devenir ingénieur des Télégraphes, il ne passe sa licence de philosophie que tardivement - en 1920 - après un parcours technique. Sa carrière gardera toujours cette double dimension puisqu'il sera directeur de l'Institut des Sciences et des Techniques, avant d'entrer à l'Académie des Sciences morales et politiques, en 1955.

Son œuvre est significative de cette double appartenance. En effet, ses écrits traitent d'une part du discours de la science, d'autre part du discours littéraire, de sorte que Gaston Bachelard est à la fois un épistémologue, spécialiste de la rationalité scientifique et le premier de nos mythologues, spécialiste de l'irrationnel poétique.

Son premier livre, *Le nouvel esprit scientifique*, paru en 1934, incite à la fois les philosophes à s'intéresser aux innovations de la technique et les scientifiques à ne pas se laisser enfermer dans la pure raison. Il y montre précisément comment la véritable valeur de la science vient moins des découvertes attestées que de la richesse infinie de l'expérience. C'est cette dernière qui donne à la recherche son dynamisme, son aptitude aux risques, et sa capacité de se renouveler sans cesse devant le réel. Face à la profusion de l'imagination poétique, le philosophe, cette fois, cherche à dégager, sinon des règles, du moins les grands mécanismes psycho-sensoriels qui relient les individus au-delà de leurs expressions les plus singulières. Il en vient donc naturellement à s'intéresser à ce qu'il nomme « l'imagination de la matière » et qu'il étudie à

partir des quatre éléments. Dans ce domaine, ses maîtres-livres sont : *La psychanalyse du feu* (1938), *L'eau et les rêves* (1942), *L'air et les songes* (1943), *La terre et les rêveries de la volonté* (1948), *La terre et les rêveries du repos* (1948). Ces ouvrages sont d'une grande originalité, mêlant la critique littéraire, l'anthropologie, la philosophie, la psychanalyse. Gaston Bachelard y revient, à travers de multiples fragments littéraires, sur les grands mythes et les grands symboles : le Labyrinthe, la Racine, le Serpent, la Barque...

Cette manière d'observer l'expression poétique permet de révéler des images archaïques profondes – ce que Jung a appelé *l'inconscient collectif* – et de voir que ces images créent une véritable culture universelle et sempiternelle. Elle met également en exergue les catégories – la féminité, l'intimité, le diurne, le nocturne... – qui incarnent le lien entre l'homme et le monde.

Une telle exploration de la pensée humaine, dans son mystère comme dans son aspiration à la lumière, est assez originale et fertile pour nourrir les intellectuels des générations suivantes. Roland Barthes s'est beaucoup servi du vocabulaire et de l'approche sensible de Gaston Bachelard, Pierre Bourdieu se réfère à son œuvre. Mais ce sont surtout les travaux sur l'imaginaire qui ont poursuivi l'œuvre de ce maître particulier. Ceux de Gilbert Durand, spécialiste des expressions contemporaines des mythes de toujours, Pierre Brunel, spécialiste de la littérature comparée, Michel Maffesoli, spécialiste de la sociologie du quotidien.

Bien que n'appartenant pas encore à l'ère médiatique, Gaston Bachelard a laissé des enregistrements audiovisuels qui permettent aujourd'hui encore de goûter sa manière chaleureuse de communiquer et de transmettre. Sa voix, à travers les grassements de son fort accent bourguignon, semble donner la preuve que ce philosophe amoureux des éléments, ne se contentait pas de théoriser la terre ou l'eau mais les vivait pleinement, les conservant en lui depuis son enfance campagnarde.

Les mythes littéraires

Pour l'homme qui se mire
et se cherche, l'eau devient
un véritable écho visuel.

L'eau oscille entre la vie et la mort

L'EAU MIROIR

Tout commence avec l'eau miroir, nous explique Bachelard. C'est le miroir de la fontaine qui ouvre l'imagination. Pour l'homme qui se mire et se cherche, l'eau devient un véritable écho visuel. Là se trouve une bifurcation fondamentale : on peut en rester à l'égoïsme ou entrer dans le monde. Si l'on s'arrête, on revit le mythe de Narcisse, réinventé au cours des siècles par les poètes.

Notamment, au XX^e, par Paul Eluard :

« Ici on ne peut se perdre

Et mon visage est dans l'eau pure je vois

Chanter un seul arbre

Adoucir des cailloux

Refléter l'horizon ».

Le Livre ouvert

Ou par Paul Valéry :

« Le moindre soupir

Que j'exhalerais

Me viendrait ravir

Ce que j'adorais,

Sur l'eau bleue et blonde

Et cieux et forêts

Et rose de l'onde ».

Mélanges, « Narcisse ».

L'EAU PRINTANIÈRE

Si la traversée de l'eau-miroir a lieu, c'est le plongeon : voici l'eau fraîche et claire de la rivière. Elle invite au bain, à la nudité permise, innocente. C'est la Nature enfant qui parle dans le ruisseau, nous dit le philosophe, en insistant sur le langage puéril, le rire, les gazouillis des cascades, des ruisseaux ironiques, le glouglou que de nombreux poètes, parfois même très sérieux, comme Goethe, ont chantés... La fraîcheur prend ici à la fois son sens concret et sa valeur abstraite de jeunesse. L'eau fraîche signifie le renouveau, le printemps : à aucun substantif, plus fortement qu'à l'eau, l'adjectif printanier ne peut être associé, assure l'homme de langage.

Et puis bien sûr, il y a l'érotisme et la beauté des eaux amoureuses. La rivière qui ondule et ondoie évoque la baigneuse nue, qui rappelle toujours la femme-cygne de l'origine, cette Lédà qu'a aimée Jupiter après l'avoir vue dans l'eau...

L'EAU DE L'OMBRE

Mais cette première série d'images positives peut s'inverser, et voici les eaux profondes : profondes comme des tombeaux, des eaux dormantes, mortes elles-mêmes, engloutissantes... C'est Edgar Poe, poète du fantastique et de la ligne-frontière entre la vie et la mort, qui a le plus exprimé cette fascination pour l'eau de l'ombre, qu'il appelait l'ébène liquide. Cette fois les eaux dorment, elles font silence, elles abritent non plus des enfants mais des morts.

L'EAU CONDUCTRICE DES MORTS

Elles en transportent même, et Bachelard parle d'un véritable complexe de Caron, que l'imagination populaire comme les poètes ont repris à travers l'image d'un bateau des morts. La mort comme navigation infinie sur une eau infinie. Nous connaissons tous ce vers de Baudelaire : « O mort, vieux capitaine, il est temps ! Levons l'ancre ! » (*Les Fleurs du mal*, « La Mort »).

La douce Ophélie, la sacrifiée de Hamlet, est alors une figure vouée à flotter dans un long souvenir d'innocente mort. Tout au long de sa pièce, Shakespeare ne cesse de souligner le lien entre la femme, la mort... et l'eau.

L'eau sait se composer avec les autres éléments

Après cette mise en évidence des contrastes entre les dimensions vitales et mortelles de l'eau, Bachelard insiste sur un autre point, qui au fond résume tout son livre : l'eau est l'élément le plus favorable aux combinaisons des matières et donc des puissances. Elle est la substance qui s'offre le mieux aux mélanges. L'eau compose et se compose.

L'EAU COMPOSÉE AVEC LE FEU

Elle se compose tout d'abord avec le feu. Le mariage de l'eau et du feu serait donc possible ?

Oui, pour l'imagination des alchimistes et des poètes, sans aucun doute. Ce qui en résulte est un corps doué d'une puissance très mystérieuse. C'est l'eau de vie qui est le nom de l'alcool quand il est conservé assez longtemps pour subir une vraie transformation de sa substance. C'est l'eau thermale aussi, considérée jusqu'au XVIII^e siècle comme la composition, non pas de l'eau et du soufre ou de l'eau et du bitume, mais directement de l'eau et du feu.

Shakespeare ne cesse de souligner le lien entre la femme, la mort... et l'eau.

L'eau est l'élément le plus favorable aux combinaisons des matières et donc des puissances.

L'eau signifie ainsi à la fois amour et nourriture.

L'EAU COMPOSÉE AVEC LA TERRE

L'union de l'eau et de la terre donne la pâte, nous rappelle ensuite Bachelard, en insistant sur la part active de l'eau, cette action étant là encore ambivalente : l'eau lie et délie. Pour l'homme, cette faculté de l'eau quand elle s'allie à la terre est fondamentale. C'est la joie de palper, si structurante pour l'enfant, comme l'observent les psychanalystes. Si créative pour l'artiste, qui fait ainsi une expérience unique du temps : durée sans à-coups, sans élan, sans fin précise, durée du pétrissage ou de la sculpture. Et surtout joie du rêve, car pour Bachelard, c'est évident : le rêve passe par le travail de matières comme l'argile, terre et eau mélangées. En effet, jamais une telle matière ne semble assez travaillée à l'homme car il n'a jamais fini de la rêver.

L'EAU COMPOSÉE AVEC L'AIR

Quand l'eau rencontre l'air, c'est la nuit. L'eau se compose, surtout dans l'imagination des artistes, avec l'air sombre, l'air doux de l'obscurité nocturne. C'est le mélange qui a le plus inspiré les poètes. René Char voyait dans cette rencontre la conjugaison de deux douceurs, pour donner le miel de la nuit. Tandis que George Sand repérait dans l'effacement de la frontière entre les mers et l'obscurité, l'apparition des fantômes qui peuplent ses romans.

L'eau symbolise la mère et la femme

TOUTE EAU EST UN LAIT

C'est cette formule que Bachelard emploie pour expliquer la valeur que notre imagination profonde confère à l'eau. Pour lui, et toujours en s'appuyant sur des œuvres littéraires et picturales, il ne fait aucun doute que l'eau est le premier symbole de la Mère nature. À l'eau sont donc associées, au plus profond de chaque être, des images de bien-être et de nourriture qui le renvoient à son premier amour : sa mère. L'eau signifie ainsi à la fois amour et nourriture. Pour l'historien Jules Michelet, pourtant peu porté à la tendresse, « le poisson dans l'eau est un embryon au sein de la mère commune (...). Et dans les eaux nourissantes de la mer, la vie flotte comme un rêve » (*La Mer*).

Comme le résume Bachelard, l'eau réunit la nourriture et le calmant. D'ailleurs, de nombreux poètes ont vu dans les mers, dans les lacs, « les eaux calmes du lait » selon la formule de Saint-John Perse (*Éloges*).

L'eau est alors blanche plutôt que transparente, plutôt tiède que fraîche.

Pour Claudel, un fleuve, c'est l'éruption de l'eau liquide enracinée au plus secret des replis de la terre. C'est l'éruption du lait sous la traction de l'Océan qui tète (*Connaissance de l'Est*).

Et il n'y a pas de différence entre l'eau et la matière première même : la Mère (*Cinq grandes odes*).

LA SUBSTANCE VOLUPTUEUSE

Ces images de maternité sont dominantes. Parfois, chez certains poètes, elles se féminisent et la mère sait rester une jeune fille. Tout particulièrement chez les romantiques, comme Lamartine ou l'allemand Novalis qui a beaucoup chanté son désir d'être bercé par les bras d'une rivière-jeune fille, de sentir la substance voluptueuse de l'eau collée au rêveur comme une douce poitrine (*Hymnes à la nuit*).

L'eau conduit la pureté

L'EAU ENTRE LE BIEN ET LE MAL

Les mythes littéraires apportent la preuve que, pour l'imagination humaine, la pureté résume à elle toute seule toutes les valorisations, et l'eau en est le symbole le plus naturel. Lorsque cette pureté est détruite, c'est la colère de l'homme. Bachelard lui-même n'hésite pas à sortir de sa réserve d'intellectuel pour accuser les pollueurs d'être des profanateurs, des Attila des sources !

Il remarque que la description d'une eau impure provoque des adjectifs en forme d'injures (nitreuse, sulfureuse, etc.) qui sont moins des constatations scientifiques qu'une analyse psychologique de la répugnance : en somme les grimaces d'un buveur. Tout comme l'eau pure représente le Bien, l'eau impure représente le Mal.

LA PUISSANCE INTIME DE L'EAU

Il suffit d'ailleurs de la moindre impureté pour que l'eau tout entière soit maléficiée : le mal passe de la qualité à la substance. L'eau est conductrice. Dans ces conditions, se purifier a un sens moins rationnel

Il suffit d'ailleurs de la moindre impureté pour que l'eau tout entière soit maléficiée.

L'eau commune, l'eau
quotidienne doit se placer
avant l'infini des mers.

qu'émotionnel et sacré. Plus qu'à se laver, l'eau sert à se doter d'une force réparatrice.

Sa puissance intime est si grande, qu'il suffit à l'homme d'en être aspergé en surface pour que tout son être soit purifié en profondeur : est lavé moralement celui qui est aspergé physiquement. Bachelard insiste sur cette idée d'intimité. C'est l'intérieur qui commande, dit-il. C'est d'une goutte, d'un point central de l'eau que rayonne son action. L'eau a le pouvoir de conglomerer et de rayonner la pureté. Les encyclopédistes du XVIII^e siècle ne qualifiaient-ils pas l'eau de merveilleux aimant ?

L'EAU QUI RÉVEILLE L'ÉNERGIE

Cette purification réparatrice se concrétise dans la fontaine de Jouvence. L'image symbolique est entrée dans la vie quotidienne. Chaque maison possède un endroit où l'eau fraîche redonne des flammes au regard et nous rajeunit. Il faut noter cette importance symbolique du regard purifié et réveillé : c'est un œil nouveau sur le monde que nous donne l'eau fraîche. L'eau sur le visage réveille l'énergie de voir. À partir de là, elle éveille toute la vie énergétique, comme le disait la médecine traditionnelle. Dès lors, comment ne pas penser que l'hygiène est d'abord un poème ?

L'eau douce est plus mythique que l'eau de mer

L'EAU DOUCE

PROVOQUE DAVANTAGE

L'IMAGINATION

Bachelard fait une différence essentielle entre l'eau douce et l'eau de mer. Pour lui, l'imagination n'est pas du tout provoquée de la même manière dans un cas comme dans l'autre.

La mer suscite des mythes mais ils sont toujours racontés : la mer, ce sont des récits de voyage. L'eau, qui n'est pas salée, eau des rivières et des sources en revanche, correspond pour l'homme à une expérience immédiate, en deçà du langage. Au fond, même s'il ne savait pas raconter, s'il n'avait pas les mots à sa disposition, l'être humain serait tout de même sensible à la valeur symbolique fondamentale de l'eau douce. C'est que ce lien essentiel s'établit sur une expérience physique : une vue, un toucher, une participation de tout le corps qui se baigne, etc.

Ce que Bachelard appelle le sensualisme primitif de l'eau douce. Et il conclut : l'eau commune, l'eau quotidienne doit se placer avant l'infini des mers.

L'EAU DE MER PROVOQUE LA COLÈRE VITALE

Devant la mer cependant, l'homme conquiert toujours un élément étranger à sa nature. La comparaison de la nage et de la marche est parlante. Contre l'air et le vent, le marcheur mène un combat, contre la mer, le nageur vit toujours un triomphe. Et souvent chez les écrivains, revient le récit de cette scène initiatique où un enfant est jeté à l'eau par un père ou un maître-nageur.

La peur initiale et la victoire sur cette peur sont essentielles. L'eau de mer, sortant ses griffes comme dit Victor Hugo (*Les Travailleurs de la mer*), a montré la nécessité du combat, elle a apporté à l'être le coefficient d'adversité dont il avait besoin pour se structurer. Bachelard parle alors de la colère vitale de la mer déchaînée, colère joyeuse qui se transmet à l'homme qui essaie de la dompter.

Employant lui-même une métaphore aquatique, il proclame sa conviction : En tant que source d'énergie, l'être est une colère *a priori*. Cette colère trouve en l'eau son « terrain » d'élection... C'est à l'homme de s'y faire dompteur et conquérant !

Gilbert DURAND

Agrégé de philosophie et docteur ès-lettres, **Gilbert Durand** a fait toute sa carrière dans sa région d'origine, la Savoie. Il a notamment été professeur de sociologie et d'anthropologie culturelle à l'Université de Grenoble avant de créer, dans cette ville, en 1966, le Centre de Recherche sur l'Imaginaire. Ce centre a essaimé aujourd'hui dans le monde entier, notamment au Brésil et aux Etats-Unis dont Gilbert Durand était professeur invité (universités de São Paulo et de Harvard). Ce chercheur qui se situait dans la lignée de Gaston Bachelard a animé de nombreuses revues spécialisées comme *Les cahiers internationaux du Symbolisme* qu'il a fondés, *Les cahiers de l'imaginaire* ou *Les cahiers du groupe d'études spirituelles comparées*.

Son livre le plus connu est *Les structures anthropologiques de l'imaginaire* qu'il publia au début de sa carrière mais où toute sa conception de l'homme et de son système de représentation du monde sont déjà exposés. Ce livre, somme incroyable d'érudition, est une mine pour tous ceux qui s'intéressent à l'aptitude humaine à fabriquer des images : ce que Gilbert Durand appelait *l'imagination symbolique*.

Ce livre est révélateur de la méthode de ce chercheur puisqu'il s'appuie sur un phénoménal travail de collecte des récits et des mythes de toutes les cultures, tout en synthétisant l'ensemble des sciences humaines : de Freud à Jung en passant par Lévi-Strauss, de Mircéa Eliade à Fraser en passant par Sartre et Bergson.

Les structures anthropologiques de l'imaginaire inaugure une démarche qui se prolonge jusqu'à aujourd'hui : Gilbert Durand a publié *Mythes, thèmes et*

variations (2000), après *Mythe, symbole et mythodologie* (1982) ou *La pensée et le sacré* (1996). Cette démarche ne cesse de prendre plus de valeur au fur et à mesure que se développe dans nos sociétés, ce que Gilbert Durand a été un des premiers à pourfendre : les excès de la pensée rationnelle, le refus du symbolique, bref le désenchantement du monde. Contre cette vision, *L'imagination symbolique* – titre d'un de ses ouvrages publié en 1964 – apparaît comme un signe privilégié de l'humanité, et même la condition de cette nécessité humaine indépassable : le besoin d'espérer.

Chercheur plus que discret, Gilbert Durand qui est resté fidèle à sa terre d'origine, s'est toujours tenu à l'écart de la notoriété médiatique. Il continua de creuser son sillon, intellectuellement proche du grand philosophe Paul Ricoeur, et de nouveaux sociologues sensibles à la créativité imaginaire de l'homme : notamment Michel Maffesoli, directeur du Centre d'études sur l'Actuel et le Quotidien, qui a par exemple mis en évidence les nouvelles formes tribales de lien social.

Aujourd'hui, le livre fondateur *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, est devenu une méthode à part entière, la SAI, utilisée par les chercheurs qui travaillent, dans le monde entier, sur les cultures contemporaines : des séries TV aux jeux en ligne en passant par la photo ou certaines formes de récits.

Gilbert Durand a laissé une œuvre qui n'a pas fini d'essaimé à partir de son idée de l'imaginaire humain comme structuré par quelques grandes lois universelles et sempiternelles.

Il faut voir la pureté de l'eau comme une sorte d'éclair lumineux, un trait d'eau si l'on veut.

Le fonds mythologique profond

L'eau qui distingue

L'EAU ÉCLAIR DE PURETÉ

Gilbert Durand reprend les thèses de Bachelard sur la pureté conductrice de l'eau mais va plus loin. Selon lui, lorsqu'on regarde un grand nombre de mythes dans lesquels l'eau intervient de manière active, on s'aperçoit qu'elle crée de la pureté non pas en tant que substance – parce qu'elle serait elle-même très chargée en pureté –, mais en tant que ligne séparatrice. Comme il le dit, l'eau qui sépare le pur de l'impur n'agit pas par lavage quantitatif. Quelques gouttes suffisent à purifier un monde, et il faut voir la pureté de l'eau comme une sorte d'éclair lumineux, un trait d'eau si l'on veut : une quintessence rayon, un éclair, un éblouissement spontané.

UNIVERSALITÉ DE L'EAU LUSTRALE

Pas étonnant dans ces conditions que l'eau ait été considérée dès l'Antiquité comme indispensable aux cérémonies – nombreuses – de purification. Dès l'Égypte ancienne, l'on aspergeait, l'on disposait de petits récipients en arc de cercle lors de rituels purificateurs...

Les Grecs ensuite, et surtout les Romains inventèrent l'eau lustrale en organisant toute leur année religieuse à travers ce type de pratiques : du Nouvel an (alors en mars) où il fallait séparer la bonne eau et la dangereuse lavure, jusqu'au dernier mois, celui des fièvres, qui ne pouvait pas se clôturer sans l'intervention de l'eau purificatrice.

À l'autre bout du monde, en Indonésie, et encore aujourd'hui, lorsqu'un inceste a souillé un village, un homme doit entrer dans l'eau pour y sacrifier un buffle ou une poule, après quoi toute la communauté s'immerge pour se laver de la faute.

L'histoire des religions nous apprend par ailleurs que cette eau séparante, ayant le pouvoir de faire passer d'un état dans un autre, se retrouve aussi bien dans les Upanishads – textes fondateurs de l'hindouisme – que dans la Bible judéo-chrétienne. L'eau lustrale par excellence, en effet, n'est autre, dans la tradition chrétienne, que l'eau du baptême, signifiant traditionnellement la propreté de l'âme à l'encontre de la souillure du péché originel.

LA FRAICHEUR POUR ROMPRE AVEC LA TIÉDEUR QUOTIDIENNE

On remarquera que cette eau purifiante mêle parfaitement le corporel et le spirituel. Si elle sert à l'éveil de la conscience et à l'élévation de la pensée, il faut aussi la prendre au sens concret : la réaction physique que provoque l'eau fraîche sur une peau ou un front ! Ce que l'on exige de la purification, en effet, c'est qu'elle rompe avec la tiédeur quotidienne... L'anthropologue nous rappelle que l'eau la plus lustrale est la neige, capable de purifier par la blancheur comme par le froid.

¹Elle ne correspond donc pas du tout à la deuxième manière de se représenter le temps, manière masculine, liée au symbolisme de la flèche et qui sera concrétisée par des objets solides et non liquides.

L'eau qui relie

L'EAU RELIEUSE DE TEMPS

La fonction reliante de l'eau est devenue évidente dans l'espace : rivières, lacs et canaux sont des liens essentiels entre régions, voire entre pays. Mais ce n'est pas cette dimension-là qui nourrit en profondeur les représentations imaginaires. Il faut plutôt chercher l'eau dans les liens symboliques qu'elle crée sur l'axe du temps. Elle s'y trouve fondamentalement liée à la lune, qui est, comme on sait, la façon féminine de compter le temps. En ce sens, l'eau est du côté des métamorphoses incessantes, du changement constant créé par le temps qui s'écoule¹.

UNIVERSALITÉ DE L'EAU LUNAIRE

Partout dans le monde, les divinités lunaires détiennent peu ou prou des attributs ou des fonctions aquatiques. Dans le Mexique précolombien, la divinité lunaire est la même que celle des eaux. Le lien entre la lune et les marées a été connu des Grecs comme des Celtes, des Eskimos comme des Maoris de Nouvelle Zélande. Une

L'eau est du côté des
métamorphoses
incessantes, du
changement constant
créé par le temps qui
s'écoule.

ancestrale tradition météorologique relie la pluie aux changements de lune, ce qui explique d'ailleurs l'existence des faiseurs de pluie, ces personnages lunaires que l'on trouve chez les Chinois, les Samoyèdes ou encore les Boschimans d'Afrique centrale... Quant aux divinités féminines des eaux, l'étude interculturelle des mythes prouve qu'elles ont une très large diffusion en Asie et en Europe, avec une existence privilégiée en Grèce, où les nymphes avaient la charge d'intervenir à toutes les étapes de la vie humaine, dont elles étaient, surgissant toujours à bon escient de l'eau, de véritables horloges symboliques.

L'EAU DES ANIMAUX MOUVANTS ET RELIANTS

C'est en s'incarnant dans un bestiaire que l'eau symbolise le mieux ce mythe profond de la transformation chronobiologique. Quelques animaux sont particulièrement porteurs de valeur temporelle. Dans l'ensemble des traditions symboliques, les nuages comme les fleuves se métamorphosent souvent en reptiles. Le serpent, qui mue, a de fait le pouvoir, à l'instar de l'eau, de changer tout en restant lui-même. Serpent à plumes, c'est le célèbre dieu aztèque Quetzalcoatl, animal hybride, composé d'air puisque ses ailes symbolisent le vent, et d'eau puisque les ondulations

de son corps évoquent les eaux cosmiques.

L'escargot peut être également utilisé, lui qui, animal lunaire par excellence, passe d'un état à l'autre et présente le double aspect aquatique et protecteur de la féminité, avec ses sécrétions et sa coquille.

D'une façon plus générale, les batraciens et les dragons représentent bien l'entre-deux du temps et de l'espace : entre la terre et l'eau, entre le jour et la nuit. Dans les croyances chinoises traditionnelles par exemple, le Dragon Yin réunit les eaux, dirige les pluies, et, tout comme l'empereur, il est le distributeur temporel de la fertilité.

L'eau qui fusionne

L'IMAGINATION DES INVERSIONS

Pour parler de la valeur fusionnante de l'eau, Gilbert Durand insiste sur le besoin qu'a l'être humain d'inverser sa condition. C'est la dynamique même du rêve qui nous permet de nous raconter le contraire de ce qui fait notre réalité – et de ce fait de pouvoir la supporter. Quand on renverse ainsi le monde, l'on pratique la gullivérisation : celle de l'enfant qui, tout petit, se prend pour un géant. Et dans l'univers de l'eau, l'on prend appui sur un schéma anthropologique éternel : l'inversion du contenant en contenu.

L'imaginaire se sert alors de l'eau pour entremêler tous les rôles, et passer des risques de l'inondation aux bienfaits de l'irrigation.

L'EAU AVALE POUR MIEUX RESSOURCER

Apparaît ainsi une thématique de l'avalage dans laquelle la frayeur d'être mangé (ou de disparaître dans un gouffre d'eau) se renverse en plaisir d'assister à une absorption qui résiste à la mort.

C'est le cas de Jonas, mythe très puissant, qui nous redonne la possibilité de revenir dans les eaux amniotiques d'origine et de ressortir de la baleine avale-tout, chargé d'une vie nouvelle.

C'est le cas plus largement du poisson, qui peut être avalé mais peut toujours avaler à son tour (il y a toujours un poisson plus petit) et surtout peut en réchapper. Le Christ lui-même était considéré par les gnostiques du Moyen Age comme le petit poisson que la Vierge prit dans la fontaine. Ce qui devait être compris comme la force de vie, dans la mesure où elle est portée par les eaux maternelles, l'alliance du vital masculin et du nourricier féminin à travers l'eau.

L'EAU FERTILE

Dans cette logique contradictoire, l'eau devient bénéfique malgré son danger. Primordiale et suprême avaleuse, elle est plus que jamais la source de vie. Gilbert Durand rappelle que Ferenczi, brillant psychanalyste ami de Freud, a insisté sur les analogies qui ont de tout temps et dans toutes les cultures existé entre le ventre maternel et l'Eau primordiale. Le lien mystérieux entre l'océan et les eaux amniotiques s'affirme dans toutes les traditions. Ainsi la mère-eau est un thème qui

C'est cette victoire finale de la vie qui met l'eau en définitive du côté de la bienveillance à l'égard de l'homme.

apparaît aussi bien à Babylone qu'en Russie ou dans les pays Baltes, et dans les grands mythes hindous des origines, c'est d'elle que naît l'arbre de vie.

Les fontaines de fécondité se rencontrent de l'Asie à la Gaule en passant par la Russie. Dans l'Italie antique, baigner Cybèle, la déesse de la fécondité, était fréquent. Il s'agissait d'appeler la pluie qui permettrait la fertilité de la terre, et donc la qualité des futures moissons.

L'EAU ÉTERNELLE

La catastrophe aquatique peut donc se prolonger par la renaissance, comme dans le mythe du Déluge où Noé, sauvé des eaux, fonde une nouvelle humanité. Comme aussi dans les divers rituels funéraires qui permettent de conférer au mort une vie éternelle en le lavant. Notamment en Egypte, où le corps sans vie peut être symboliquement ramené à l'eau primitive.

C'est cette victoire finale de la vie qui met l'eau en définitive du côté de la bienveillance à l'égard de l'homme. Même si la dimension mortifère et maléfique est là – comme dans tout élément symbolique très puissant –, la prédominance reste bénéfique car profondément maternelle.

L'EAU PROTECTRICE

Un type d'objet acquiert à ce jeu des ambivalences une valeur particulière : le Bateau, dont le sens symbolique est aussi fondamental pour la civilisation humaine que ses fonctions utilitaires. Il semble que les hommes aient toujours cru qu'un lien se faisait entre l'eau et les objets de navigation, comme si la valeur maternante de celle-ci se transférait à ceux-là. Comme si toute eau pouvait être un navire protecteur. Roland Barthes², qui cite Gilbert Durand, est là pour nous rappeler la valeur apaisante de l'intimité nautique, le lien entre le bateau et la maison, comment, en particulier, le Nautilus de Jules Verne est là pour illustrer la plénitude du bonheur, la joie de s'enfermer parfaitement.

L'eau qui protège ainsi et a valeur d'habitat est aussi celle que l'on peut deviner dans l'image de la nef utilisée par les villes pour se symboliser. En premier lieu, la ville de Paris et son célèbre *Fluctuat nec mergitur*.

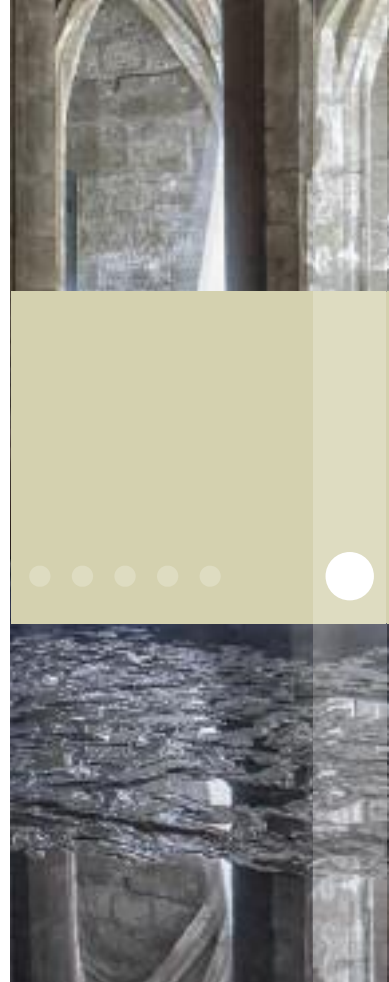
² Dans *Mythologies*, 1957





2.

Les symboliques religieuses



Les croyances celtiques

La France des fontaines

LA CARTE DE L'EAU

Ce livre nous apprend tout d'abord un chiffre étonnant : près de six mille sources – dont deux mille encore reconnues pour leur valeur thérapeutique (type Vichy) – existent en France. Notre pays peut ainsi être considéré selon la carte de ses « eaux ». Il se partage nettement en deux selon un arc Nord-Est/Sud-Ouest. La façade atlantique, avec en particulier la Bretagne, les Charentes et l'Aquitaine, concentre le plus grand nombre de fontaines. En s'enfonçant vers l'Est, l'arc se gonfle du Limousin à la Champagne en passant par la Bourgogne.

Chaque canton y possède au moins une fontaine, et certains départements, telle la Haute-Vienne, regroupent plus d'une centaine de points d'eau. Au contraire, les fontaines se raréfient en

descendant vers le Sud-Est, avec une véritable zone de silence de l'Ardèche aux Alpes-de-Haute-Provence.

INFLUENCE RELIGIEUSE PLUS QUE GÉOGRAPHIQUE

Comment expliquer ces différences ? S'agit-il d'un déterminisme géographique ou d'un phénomène culturel : en l'occurrence l'héritage de la France pré-chrétienne gauloise et celtique ? L'historienne Brigitte Caulier nous fait immédiatement remarquer qu'au-delà des données objectives, la reconnaissance de l'eau de source correspond aux règles particulières de l'univers sacré. Par exemple, les régions montagneuses peuvent comporter des sources qui resteront non répertoriées car elles ne font pas l'objet de dévotions particulières : la montagne n'attire pas les cultes ! La rareté n'explique pas non plus l'importance accordée à l'eau de fontaine. Au Sud, elle est moins vénérée qu'en Bretagne où elle est abondante.

C'est la preuve que le facteur déterminant

est moins géographique que religieux : l'influence protestante a contribué largement à effacer les cultes – païens – des fontaines, que le catholicisme breton a beaucoup plus facilement intégrés...

D'une façon générale, l'Église a tenu un grand rôle dans l'acceptation ou l'interdiction des cultes de l'eau. Une sorte d'incessant bricolage entre christianisme et héritage gaulois ou celtique, très populaire, s'est en fait institué au fil du temps. Multiples ont été les solutions intermédiaires. En voici un savoureux exemple dans le Limousin, en Haute-Marche. Dans cette région des Templiers, une source est un jour déclarée bénéfique par les religieux, qui la nomment Sainte-Madeleine et y construisent un oratoire. Mais une vieille tradition ayant situé le culte thérapeutique quelques kilomètres plus loin, à la fontaine de Bonnefond, le véritable espace sacré se situe dès lors entre les deux lieux, avec aujourd'hui encore parcours pédagogiques et visites guidées entre les deux fontaines...

LA PARTICIPATION TACTIQUE DU CLERGÉ CATHOLIQUE

La force de l'eau des fontaines et des sources est d'avoir été de tout temps considérée comme miraculeuse, c'est-

à-dire chargée de vertus curatives et capable de lutter contre la maladie et la mort. À cet égard, le christianisme, qui instaurait une eau moins magique et plus symbolique, ne pouvait qu'être en deçà en termes d'« offre de sacralité ». Cela explique globalement l'attitude des prêtres catholiques qui ont, semble-t-il, constamment oscillé entre condamnation pour paganisme et utilisation de cette religiosité populaire. En effet, comment ne pas profiter du succès remporté par telle procession à telle fontaine en y incluant le culte des saints catholiques ?

Comment ne pas répondre à la demande de messe exprimée par des paroissiens-pèlerins désireux de cumuler miracle de la source et force de la foi catholique ?... Comme le remarque Brigitte Caulier, lutter contre les cultes de l'eau, si bien ancrés dans le peuple relève de la gageure, et bien souvent les éliminations radicales produisent le contraire de l'effet désiré en attisant les résistances. Il faut donc garder présent à l'esprit le fait que la valeur pré-chrétienne de l'eau miraculeuse s'est parfaitement associée avec les valeurs du christianisme. Ce mixage est même une caractéristique fondamentale de la société traditionnelle (avant la modernité née au XVII^e siècle).

Brigitte Caulier

L'eau, à la fois comme élément sacré et comme donnée géographique, peut constituer une manière passionnante de se pencher sur un pays comme la France. C'est ce qu'a fait l'historienne Brigitte Caulier. Spécialiste de l'histoire socio-religieuse du Québec, elle enseigne à l'Université Laval de Québec. Elle se passionne pour l'histoire des mentalités religieuses et pour l'étude des pratiques religieuses des laïcs. À la suite de recherches approfondies sur les pèlerinages français, elle publie un ouvrage *L'Eau et le Sacré*, essai sur les cultes thérapeutiques des fontaines en France du Moyen Âge à nos jours. L'eau des fontaines, à la fois comme élément sacré et pour ses pouvoirs guérisseurs, a attiré de tout temps, hommes et femmes. Pas moins de 2 000 sources sont « consacrées » à vaincre des maladies. De génération en génération, des marques de reconnaissance à l'égard des fontaines se sont transmises dans une aura légendaire et par l'attribution de patronymes. Actuellement, les recherches de Brigitte Caulier portent sur les associations catholiques et protestantes d'enfants et d'adultes ainsi que sur l'histoire de l'enseignement de la religion au Québec. Elles ont donné lieu à de nombreuses publications.

La trinité celtique :
mégalithe, chêne, source.

L'eau qui marche et fait marcher

L'EAU MARCHE VERS L'OUEST

Dans cette société traditionnelle, les sources et les fontaines dites à dévotion sont des marqueurs d'espace. Elles instituent une frontière entre profane et sacré : par exemple quand la fontaine jouxte l'église ou le cimetière. Elles délimitent les campagnes par opposition aux villes. Dans ces dernières, les fontaines se font très rares : une soixantaine pour toute la France... Les points d'eau peuvent aussi marquer la distance entre l'univers féminin du lavage (fontaine-lavoir) ou de l'élevage (fontaine-abreuvoir), et l'univers masculin du travail de la terre.

Brigitte Caulier observe que nombre de ruisselets issus des fontaines coulent vers l'ouest, prouvant symboliquement qu'ils suivent la course du soleil et que leurs eaux peuvent être fécondées par lui. Le mouvement d'écoulement et donc d'éloignement, explique-t-elle, est créateur de sacré.

L'EAU DES APPARITIONS

Une étonnante constante apparaît dans les légendes de cette époque

autour de l'eau : le récit de découverte, qu'il s'agisse de la découverte du point d'eau lui-même ou d'une statue qui en émerge magiquement. La plupart du temps, le héros de ces faits merveilleux est un berger : un être vraiment en phase avec la nature et capable de la déchiffrer. Un être marcheur aussi qui, un beau jour, trouve une source ou une image de la Vierge flottant dans un ruisseau.

A cette trouvaille sera alors voué un culte, ajouté un petit oratoire, reconnue une vertu « guérisseuse ».

Evidemment c'est à Lourdes qu'est le plus officiellement instituée cette trinité miraculeuse : apparition sacrée, source, rocher. Ces trois éléments reprennent en fait la trinité celtique : mégalithe, chêne, source. De sorte que Lourdes, lieu typique du catholicisme du XIX^e siècle, renoue aisément avec des millénaires de mémoire sacrale profonde, l'eau assurant une fonction symbolique sempiternelle, et faisant passer du saint local à la Vierge Marie...

L'EAU DES PÈLERINAGES

En étudiant les réactions humaines suscitées par l'eau des sources et des fontaines, les historiens et les ethnologues font tous ce constat : la piété populaire est itinérante et expansive. L'espoir, en particulier l'espoir de guérir, a longtemps poussé

les gens à prendre la route vers les eaux, et les fontaines se sont organisées selon la logique de la pérégrination. Logique du calendrier et de la montre, les vertus de l'eau se trouvent augmentées par certaines saisons et par certaines heures : les pèlerins doivent plutôt se présenter avant le lever du soleil, et beaucoup de marches vers les sources se font traditionnellement le 8 septembre, jour de naissance de la Vierge...

Logique surtout du cheminement, avec toute la notion d'effort et de durée que cette notion contient : plus grave est la maladie, plus longue devra être la marche vers l'eau guérisseuse. La durée moyenne d'un pèlerinage vers l'eau était de deux jours, mais les grands malades qui devaient visiter plusieurs saints organisaient leurs marches par périodes de neuf jours – les neuvaines – comportant plusieurs étapes. La difficulté de la marche pouvait alors s'accompagner de l'absence de nourriture ou du silence, l'important étant d'abandonner son état habituel : de laisser votre passé au seuil de la maison si vous voulez abandonner votre maladie au pèlerinage, selon un dicton populaire de l'époque.

Les rites de l'eau

PROCESSIONS ET DÉAMBULATIONS

À la procession proprement dite, qui effectue le trajet à la source sacrée – par exemple les sept kilomètres qui séparent le village de Brillac en Charente de la Fontaine Sainte-Mélize –, les pèlerins ajoutaient des déambulations correspondant à des rituels aussi précis que répétitifs. Ainsi à la fontaine de Saint-Auvent, en Haute-Vienne, où un sanctuaire en forme de Lourdes miniature avait été érigé par le curé pour remercier la Vierge d'avoir épargné les hommes du village au cours de la Seconde Guerre mondiale, une « tireuse de saints » attirée se devait de mener la dévotion à travers une série d'étapes et d'actions : réciter deux Pater et deux Ave au départ de la grotte, faire trois fois le tour de l'autel en en frôlant les quatre coins, allumer un cierge pour la Vierge de Lourdes, traverser la rivière en touchant les statues dispersées sur ses berges, ainsi que celle de Bernadette, puiser de l'eau à une seconde fontaine, cueillir un pied de fougère, etc.

Les rites ont également souvent la fonction de faire revivre le miracle de l'apparition de l'eau.

Aux ablutions s'ajoutait bien souvent l'ingurgitation, provoquant une précieuse immédiateté du transfert symbolique.

RITES ANNIVERSAIRES

Les rites ont également souvent la fonction de faire revivre le miracle de l'apparition de l'eau.

Ainsi, le 2 juin à la fontaine Sainte-Clotilde-des-Angélyls dans l'Eure, du vin devait être versé dans l'eau en souvenir du geste de la sainte qui avait fait jaillir à cette date une eau à saveur de vin dans le but de désaltérer les ouvriers du chantier de l'Abbaye aux Dames. À Régigny, dans le Morbihan, le crâne de Saint-Clair revivifiait deux fois par an l'eau qui guérissait des ophtalmies.

RITES DE PRÉPARATION

Dans ce contexte, l'ensemble des éléments qui touchent l'eau et la préparent sont chargés de son pouvoir sacré : vase des bassins, boue, terre, mousse...

À Ozenx dans les Pyrénées-Atlantiques, les eczémateux attachaient autant d'importance au bâton avec lequel ils s'en enduisaient qu'à l'eau elle-même, prouvant ainsi, selon la formule de l'historienne, que la sacralité contagieuse envahissait la fontaine dans sa totalité. Telle plante poussée entre les pierres du bassin ou du puits assurait un bon accouchement, tel pied de fougère avait le pouvoir de délivrer des tumeurs... du pied...

Les Berrichonnes imploraient Saint-

Gilles à Aiguesvives et y recueillaient une boue spéciale qu'elles appliquaient ensuite sur les yeux des enfants sujets aux convulsions.

ABLUTIONS ET INGURGITATIONS

On considérait que l'eau n'était vraiment efficace que selon un cheminement précis. Quand elle était appliquée sur le dos douloureux d'un rhumatisant, elle faisait régresser la maladie en en suivant le cours : de la nuque aux reins en passant par les omoplates et tout le système locomoteur.

Les ablutions pouvaient être variables en fonction des symptômes. À la source Uronéa, au cœur du pays Basque, l'eau qui jaillissait rituellement le 8 mai servait à laver les yeux des aveugles, aussi bien qu'à soulager les jeunes filles tuberculeuses, ou qu'à soigner les articulations sclérosées des vieillards...

Aux ablutions s'ajoutait bien souvent l'ingurgitation, provoquant une précieuse immédiateté du transfert symbolique : l'eau bue passait directement dans le corps. Quant aux enfants, on n'hésitait jamais à les plonger dans la source pour accélérer la guérison.

Des baigneuses professionnelles se chargeaient éventuellement de l'opération en l'accompagnant de prières.

RITES PAR PROCURATION

L'effet de l'eau, puisqu'il se transfère par contact, peut enfin se rencontrer à l'intérieur d'autres éléments. Ainsi de la pierre de la fontaine devenue elle-même conductrice de sacré bienfaiteur. À la fontaine d'Emilié en Saint-Emilion, les femmes stériles buvaient quelques gorgées d'eau puis venaient s'asseoir sur le siège de pierre ayant servi au saint. A Vicq, les personnes souffrant de migraines et de convulsions plaçaient leur tête dans le trou d'un rocher voisin de la fontaine. De façon générale, de nombreux gestes étaient chargés d'accompagner et de prolonger les bienfaits de l'eau : se frotter telle partie du corps avec un chiffon imbibé, embrasser telle statue ayant elle-même été aspergée, toucher telle image...

Culte de l'eau et culte du corps

LES CÉRÉMONIES COLLECTIVES AUTOUR DE L'EAU

L'eau a toujours mis en jeu l'ensemble de la collectivité. Il y a un lien très net entre les dévotions rendues à l'eau et les fêtes des villages qui en réunissaient tous les habitants. L'une de ces principales conjonctions était la nuit de la Saint-Jean, au cours de laquelle les villageois rendaient hommage aux eaux régénératrices en dansant autour des feux. De même, parfois les habitants de toute une région – par exemple dans les Landes – se réunissaient en pleine forêt pour se baigner ensemble dans de grandes baignoires chauffées au fourneau, en une sorte de moment d'intense thérapie collective. De grands pique-niques pouvaient aussi être organisés, comme à la fontaine de Barran dans le Gers, suscitant dans les lieux d'eaux tout un petit commerce ambulante : vente de gâteaux, de rubans, de chapelets...

Le clergé a toujours vu d'un mauvais œil ce type de manifestations, à la fois parce que le corps y était trop sollicité et parce que trop d'argent y circulait, laissant la portion congrue à la

L'eau a toujours mis en jeu l'ensemble de la collectivité.

dimension spirituelle. Il semble que seule Lourdes, pourtant créée par la dévotion populaire et non sur l'instigation de l'Église, ait été vraiment acceptée et dès lors « récupérée ». De nos jours, où la plupart des cultes locaux autour de l'eau ont – officiellement du moins – disparu, la patrie de Bernadette reste la meilleure trace de ces pratiques traditionnelles.

DE L'EAU POUR TOUS LES CORPS

Les fontaines guérissent de nombreuses maladies : jusqu'à une soixantaine au total pour la seule région charentaise, la règle générale étant celle de la spécialisation qui donne à chaque fontaine sa vertu. Les historiens s'accordent sur la répartition suivante : 64 % guérissent un seul type de maladies, 16 ont une double vocation tandis que 4,5 s'opposent à trois maux. En fait, le véritable principe organisateur est celui de l'âge : les fontaines sont spécialisées en fonction des quatre âges de la vie. Plus de 20 % des sources étaient considérées comme pouvant guérir nourrissons et enfants. La symbiose symbolique entre l'eau et l'enfance n'est plus à démontrer, tant la valeur d'eau primordiale du liquide amniotique est connue. On connaît moins en revanche certaines croyances comme

les Kinderbrunnen alsaciens, ces puits aux enfants, dans lesquels ces chers petits étaient censés venir au monde (et non transportés par les cigognes, légende tardive datant de 1870...). Toutes les affections infantiles trouvaient leur thérapeutique dans l'eau des fontaines. On y trempait les petits qui à treize ou quatorze mois ne marchaient pas encore, ceux qui présentaient des maladies cutanées comme des troubles nerveux, des problèmes de vers comme des incontinences...

À l'âge adulte, l'eau miraculeuse était particulièrement utilisée, d'une part pour lutter contre la fièvre, d'autre part pour contrer trois types principaux de problèmes : ophtalmies, problèmes cutanés et rhumatismes. Ces derniers, toujours compris en rapport avec l'humidité, étaient censés se soigner précisément dans des milieux humides...

FONTAINES POUR FEMME

Par ailleurs, si les fontaines pour hommes restaient rares, beaucoup de fontaines étaient spécialisées dans les « maux féminins ». L'affinité des femmes avec l'eau est évidente sur le plan symbolique profond, et il n'est pas étonnant de rencontrer des rituels qui mêlent le corps de la femme à celui de la source.

Ainsi, ces jeunes filles bretonnes qui jetaient une épingle à cheveux dans l'eau afin d'y lire le présage de leur vie amoureuse : si l'épingle parvenait à pénétrer l'étroite fente du bassin, l'espoir était grand de trouver à brève échéance un mari... Une seule fontaine (Saint-Martial-de-Roussac en Haute-Vienne) avait des pouvoirs contraceptifs, alors que le recours à l'eau pour augmenter la fécondité, et même pour lutter contre la stérilité était très fréquent. Dans cette logique, il n'est pas étonnant que l'eau ait pu remplacer le lait maternel.

Une légende raconte même qu'un jeune indiscret étant venu boire à la fontaine – réservée aux femmes – de Sainte Evora vit ses seins gonfler et ne recouvra sa virilité qu'au prix d'un sévère repentir...

L'EAU DE JOUVENCE

C'est le pouvoir générateur de l'eau que célébraient les bains de la Saint-Jean, ou les Fontaines de mars en Alsace dédiées à l'éternel renouveau de la nature. À l'heure de la vieillesse et de la mort, ce pouvoir allait jusqu'à prendre une valeur d'apaisement. Le vieillard se préparait à la dernière partie de son parcours en se lavant dans certaines sources calmantes. Il en recevait le cas échéant une sorte d'extrême-onction, qui l'aidait à laver

son âme et à trouver la bonne mort. Ceux qui restaient pouvaient d'ailleurs prolonger cette purification : il suffisait de jeter dans des fontaines des épingles ayant appartenu au défunt. L'eau dans ce cas avait la fonction de séparer nettement l'espace des morts et celui des vivants.

La Genèse présente
l'eau comme matrice
originelle.

Les symboliques de l'eau dans les religions monothéistes

L'eau de l'ancien testament

LES SOURCES DE L'EDEN

Le jardin d'Eden est remarquable notamment par la place accordée à l'eau : un fleuve l'irrigue et le traverse en se divisant en quatre bras. Ces quatre bras ont par la suite fait l'objet de toutes les quêtes chrétiennes, et sont toujours présents à l'esprit des pèlerins actuels de La Mecque...

D'une façon générale, la Genèse présente l'eau comme matrice originelle. Au deuxième jour de la Création apparaît la distinction entre les eaux supérieures (nuages) et les eaux inférieures (océans), les flots de ces

derniers pouvant monter sur terre à travers sources, fleuves, rivières...

Cette séparation se prolonge par la séparation entre masculin et féminin. Les mers correspondent aux eaux féminines, et c'est à partir d'elles, à travers la vapeur qui humecte le sol et sa poussière, que l'Homme est créé par Dieu : « Dieu fit remonter l'humidité de l'abîme jusque dans les nuées pour mouiller la terre et créer l'homme. Tout comme celui qui pétrit, verse de l'eau et ensuite pétrit la pâte » (Genèse 2, 6).

LE DÉLUGE

Dès l'origine, le caractère vital et foncièrement bienfaisant de l'eau peut se retourner en son contraire. Aux eaux fécondantes peuvent se substituer les eaux destructrices du Déluge. Mais selon le principe fondamental de

l'imaginaire humain, la catastrophe est la meilleure manière de dompter la peur et donc déjà d'envisager la survie³. Le Déluge porte donc paradoxalement en lui la valeur positive de l'eau. Dieu menace, mais dans le même temps promet de sauver les hommes de toute autre catastrophe liquide.

La preuve de sa promesse est le fameux arc-en-ciel, signe de l'alliance entre Lui et l'Homme, véritable pont cosmique dont la couleur dominante est précisément la couleur d'eau...

³ Gilbert Durand : *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*.

L'EAU MÉTAPHORE DE LA LOI

Dans le Deutéronome, la parole de Dieu est comparée à une pluie chargée de s'infiltrer sur la terre des hommes comme une ondée sur la verdure. De même, la Thora et ses 613 tables de la Loi, que Dieu envoie à Moïse, sont qualifiées d'averses bénéfiques, apportant salut matériel et spirituel.

Cette eau symbolique a le pouvoir de séparer le Bien et le Mal. Elle fait de l'eau une véritable métaphore de la Loi, autrement dit de ce qui est à l'origine même du monothéisme.

L'association de l'eau et de la Loi est d'ailleurs constante dans la Bible. Durant l'Exode, les Hébreux ne

disposent que d'une eau « amère », et lorsqu'en plein désert, Moïse fait jaillir l'eau d'un rocher en le frappant de son bâton, ce miracle est voulu par Dieu pour signifier que sa Loi doit être respectée et utilisée pour fonder la civilisation.

L'EAU SYMBOLICO-PHYSIQUE PUITS ET ROSÉE

Cette valeur fondamentale se décline constamment dans l'Ancien Testament dans un double sens, symbolique et physique. C'est l'eau vive après la soif dont parle un des plus beaux poèmes mystiques, le psaume 42 : « Mon âme a soif de Dieu... » Et c'est dans le même temps la substance la plus vivifiante, tant pour l'homme que pour le bétail. En particulier la femme, donatrice de vie, est sans cesse reliée à l'eau par ses actes quotidiens : puiser, transporter, laver les pieds par hospitalité. Comme Isaac et Jacob, Moïse rencontre sa future épouse, Sephora, près d'un puits. Dans le Cantique des Cantiques, la fiancée – la terre d'Israël – est désignée comme la fontaine des jardins.

L'image de l'eau porteuse de vie est également souvent donnée dans la Bible par la rosée. La rosée de Pâque – qui possède encore aujourd'hui sa prière spécifique lors du rite de Pessah – symbolise la survie du peuple hébreu,

Patricia Hidiroglou

Les religions de la Révélation et du Livre – Judaïsme, Christianisme, Islam – présentent une concordance qui donne à réfléchir : elles sont toutes trois parties de pays comportant une part de désert, ou à proximité visible de lui. Ces religions se sont donc formées au contact de la rareté de l'eau. Cela, pour nous Français, compose un héritage double. Nous avons reçu à la fois l'abondance des eaux des fontaines gauloises et celtiques, et la rareté de l'eau, précieux don de Dieu. C'est à cette eau biblique rare qu'une anthropologue spécialiste des pratiques religieuses, Patricia Hidiroglou, a consacré un ouvrage, *L'Eau divine et sa symbolique*.

Trois parties organisent ce livre de manière chronologique, depuis le fonds judéo-chrétien issu de l'Ancien Testament jusqu'aux rites et ablutions islamiques, en passant par le christianisme et les Évangiles.

Patricia Hidiroglou est agrégée et docteur en ethnologie. Maître de conférences à l'Université Paris I Panthéon – Sorbonne, elle enseigne l'anthropologie historique et religieuse. Elle est l'auteur d'ouvrages sur les rites de naissance, les rites funéraires et les pratiques de deuil dans le Judaïsme. Dans ces ouvrages, elle montre les différents degrés de lecture de ces rites et fait apparaître une logique symbolique où interviennent le sacré, la pureté et le rapport au corps.

et au-delà, la notion même de résurrection. Comme l'affirme la liturgie : « c'est par une céleste rosée que ressusciteront un jour ceux qui dorment au fond des tombeaux... ». C'est grâce à cette rosée que Jacob reçoit un gage de rédemption pour lui-même et ses douze fils, symbolisant les douze tribus d'Israël.

L'EAU MESSIANIQUE

Dès les visions des premiers prophètes, l'eau est liée au monde à venir et donc à l'époque messianique. « Ce jour-là des eaux vives s'épancheront de Jérusalem, la moitié vers la mer orientale, la moitié vers la mer occidentale », annonce par exemple Zacharie (14, 8-9). Ce sont précisément ces eaux vives qui feront revivre les morts. Quant au Messie – Mashiah – c'est-à-dire littéralement celui qui est oint, il est indissociable de l'eau puisqu' « il descendra comme la pluie sur le regain, comme la brume mouillant la terre » (Psaume 72 6).

Symboliques et pratiques judaïques

Ces images bibliques fondamentales ont produit des symboliques et des rites qui sont encore en pratique dans le judaïsme actuel. La valeur principale qu'y prend l'eau est celle de pureté et, en effet, les rites purificateurs sont très nombreux dans la religion juive.

L'EAU PURE CONDUCTRICE DE SPIRITUALITÉ

La notion de pureté de l'eau telle qu'elle se dégage de l'Ancien Testament et de ses deux principaux prolongements judaïques, le Talmud et la Kabbale, est avant tout liée à la volonté de magnifier la volonté divine. L'eau intervient dans le déroulement d'un culte en tant que vecteur de spiritualité, prolongeant le geste initial de Moïse qui, pour recevoir la loi divine, a dû laver son corps et ses vêtements. L'eau instaure donc à tout jamais, dans la conscience des hommes, l'idée d'une séparation entre le matériel et l'immatériel, entre le temporel et le spirituel, entre la terre et le ciel.

Dès les premiers prêtres, les rites d'eau – par aspersion, ablution ou immersion –

Les rites d'eau – par aspersion, ablution ou immersion – sont essentiels et permettent à l'homme de se délivrer de la souillure.

sont essentiels : accompagnés souvent de rites expiatoires, ils permettent à l'homme de se délivrer de la souillure, notamment du fait d'avoir côtoyé un mort. Sans les eaux lustrales, le corps de quiconque aura touché un mort souille la demeure de Yahvé et fait risquer l'éviction hors de la communauté, dit le Talmud.

LE LAVAGE RITUEL

Après la destruction du Temple, l'importance de l'eau s'étend des pratiques des prêtres à celles du peuple juif tout entier, la purification ayant alors valeur d'aide à reconstruire le Temple. Ce sont non seulement les prêtres qui doivent se laver les mains après avoir lu les textes sacrés mais chaque fidèle, pour bien séparer ses activités religieuses de ses activités profanes. Dans le même esprit, toute accouchée devait pratiquer une immersion rituelle après la naissance de son enfant (quarante pour un garçon, quatre-vingt pour une fille). Aujourd'hui encore un juif pratiquant procède à des ablutions avant sa prière du matin et avant de bénir chaque repas. Cela lui permet, par le contact de ses mains avec l'eau selon un code bien établi – prendre par trois fois de l'eau d'un pichet et la faire couler doucement sur chaque main – de se recentrer sur lui-même et de prendre

un temps pour charger de spiritualité les actes les plus ordinaires.

Plus généralement, nombre de fêtes respectées par des familles juives, même peu religieuses, comprennent un ou plusieurs moments de lavage des mains : prière de Pâque, de Rosh Ashanah (le nouvel an)...

La Bar Mistvah (la communion des garçons) est précédée d'un bain. La veille du mariage est également consacrée – en tout cas dans la tradition séfarade – à un passage au hammam. L'enfant à sa naissance et enfin le mort sont entièrement lavés.

Ce dernier l'est selon un rituel extrêmement précis qui fait alterner eau froide et chaude, savon et essences, chaque partie du corps donnant lieu à une bénédiction particulière qui célèbre la création de Dieu et purifie le défunt.

L'EAU FESTIVE ET FERTILE

Durant le judaïsme d'origine, à l'époque du second Temple (VI^e siècle avant Jésus-Christ), la cérémonie la plus populaire et la plus joyeuse était consacrée à l'eau. Un proverbe de la tradition rabbinique, la Michna, prétend que qui n'a pas connu cette fête du puisage (Bet-Shoeva) n'a pas connu la joie. Ce moment consistait en une immense libation au Temple,

Le miqvé réunit ainsi l'eau domptée – elle est dans un bassin – et l'eau naturelle : le bassin est alimenté en eau de pluie.

prolongée par une nuit de chants et de danses, et ouvrait la semaine de réjouissances située en automne pour les récoltes et les vendanges.

Aujourd'hui encore, cette partie du calendrier liturgique est marquée : c'est la fête de Soukhot où est célébrée la luxuriance de la végétation. Elle comprend toujours une prière pour la pluie et donne l'occasion d'évoquer toutes les formes d'eau fertile : les différentes espèces de nuages, tout comme les chérubins et séraphins liquides qui entourent le trône de Dieu. Cependant, c'est désormais plutôt la fête de Shavouot (commémorant la révélation faite à Moïse) qui rappelle les anciennes libations. Dans certaines communautés, notamment celles originaires du Maroc, la coutume prévaut encore de se jeter de l'eau les uns aux autres, souvent par pichets entiers, pour fêter et remercier l'élément liquide qui sauva Moïse. Peut-être aussi pour marquer le souvenir de l'eau dont Dieu dut arroser les Hébreux pour les faire revenir à la vie après le choc émotionnel provoqué par la Thorah...

LE MIQVÉ

L'ancienne Palestine était un pays ponctué de puits et de citernes, Jérusalem, Siloï, Hébron, Samarie, mais les bains rituels ne pouvaient s'y tenir.

Les textes spécifiaient qu'ils devaient avoir lieu dans des eaux qui n'étaient pas dormantes : eaux de pluie, sources, Jourdain... Sur ce précepte s'est organisé le lieu de purification par l'eau, dit le miqvé, selon un terme foncièrement lié à la notion d'élévation très proche dans l'écriture hébraïque (qoma). Le miqvé réunit ainsi l'eau domptée – elle est dans un bassin – et l'eau naturelle : le bassin est alimenté en eau de pluie. S'y immerger revient à se purifier et à se rendre disponible à la spiritualité, après un temps de souillure. L'exemple le plus explicite est l'usage traditionnel qu'en font les femmes.

Le bain rituel leur sert en effet à marquer la fin du temps menstruel de l'« impureté » et la reprise possible de la sexualité.

Dans la société juive actuelle, Patricia Hidiroglou nous l'affirme : tout bain rituel retrouve ces sens symboliques d'origine permettant à l'individu de se replonger dans le fleuve d'Eden aux quatre bras, de retrouver la pureté originelle, bref de rétablir avec Dieu la relation perdue par l'acte d'Adam.

Le miqvé s'est répandu sur tout le pourtour de la Méditerranée avec une valeur opposée à celle des thermes grecs ou romains, beaucoup plus matériels. Longtemps il a été plus important pour une communauté

juive de construire un miqvé qu'une synagogue. La localisation de ces lieux d'eau rituels a d'ailleurs permis aux historiens de mieux comprendre rétrospectivement l'alimentation en eau des villes médiévales, les constructeurs utilisant en effet les nappes phréatiques pour être assurés de la pureté de l'eau.

L'eau des Évangiles et des Épîtres

L'ensemble des textes du Nouveau Testament – Évangiles, Actes des Apôtres, Épîtres et Apocalypse – se présentent comme un « accomplissement » de l'Ancien Testament, c'est-à-dire un prolongement des mêmes valeurs et symboles. En ce sens, l'eau chrétienne reprend et poursuit l'eau judaïque en lui donnant sa spécificité, notamment autour des thèmes centraux de l'eucharistie et de la résurrection. Évidemment, cette eau est indissociable de la figure de Jésus.

L'EAU VIVE OFFERTE À LA SAMARITAINE

Le meilleur exemple de la transmission entre l'eau de l'Ancien Testament et celle du Nouveau est donné dans le célèbre épisode où Jésus demande à boire à une femme de Samarie venue puiser de l'eau au puits de Jacob (Jean 4, 5-42). À l'eau bien concrète, vient en effet s'ajouter l'eau abstraite et spirituelle – l'eau vive – proposée par Jésus. S'il désire boire l'eau de la Samaritaine pour étancher sa soif physique, il propose à son tour à la femme l'eau divine, apte à transporter

L'eau chrétienne reprend et poursuit l'eau judaïque en lui donnant sa spécificité.

À l'eau bien concrète, vient en effet s'ajouter l'eau abstraite et spirituelle – l'eau vive – proposée par Jésus.

vers une autre vie :

« Qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura plus jamais soif : l'eau que je lui donnerai deviendra en lui source d'eau jaillissant en vie éternelle ».

À partir de cet épisode, tous les textes bibliques, même antérieurs (Psaumes, Prophètes) seront repris selon cette interprétation. Matthieu l'Évangéliste fera par exemple de l'eau partagée non seulement un signe d'hospitalité mais un véritable acte d'amour qui deviendra participation à la vie divine.

SOIF D'EAU, SOIF DE JÉSUS

Si l'eau devient aussi conductrice de divinité, la soif désignera peu à peu l'état d'esprit de tout chrétien vis-à-vis du Christ. Jésus est celui du sein duquel couleront les fleuves d'eau vive, et l'un des plus populaires cantiques protestants – celui que chante dans son bain la *Belle du Seigneur* d'Albert Cohen – développe l'image : « J'ai soif de ta présence, divin chef de ma foi / Dans ta tendresse immense / Jésus, viens près de moi... ». Chez les grands mystiques comme Thérèse d'Avila ou saint Jean de la Croix, la soif revient sans cesse, et tout le chemin vers la perfection est raconté comme l'arrosage d'un jardin. Les quatre méthodes traditionnelles sont requises : puits, noria, eau canalisée des rivières

et enfin pluie abondante, pour irriguer vraiment l'esprit humain et absorber celui de Dieu.

JÉSUS, MAÎTRE DES EAUX

Jésus est celui qui a marché sur les eaux. Il a – tout comme Moïse – réussi à commander aux eaux furieuses et à calmer la tempête. L'eau est ainsi l'instrument de nombre de ses miracles, lui servant à répandre son enseignement et à diffuser ses paraboles. Le début de sa vie publique est marqué par le miracle de Cana : la transformation d'eau en vin, chargée de signifier le passage de l'Ancien au Nouveau Testament, et donc de l'ancienne à la nouvelle religion. Un peu plus tard, par la guérison du paralytique à la piscine de Bezatha, dans les eaux bouillonnantes desquelles il fallait se jeter le premier pour être guéri, Jésus, en sauvant précisément un homme resté à la traîne, offre son fameux message : « Les derniers seront les premiers au Royaume de Dieu... ».

Plus énigmatique est l'eau qui coule de son flanc, se mêlant au sang, au moment de la crucifixion. La plus courante des interprétations rattache ce fait miraculeux au baptême qui devra désormais marquer l'engagement de

tout chrétien au côté de celui qui a été sacrifié. Ce que l'apôtre Marc exprime sous la forme de la question de vérité : « Pouvez-vous boire la coupe que le Christ doit boire, c'est-à-dire pouvez-vous le suivre jusque dans la mort pour renaître ? ».

L'EAU DU BAPTÊME

C'est en effet le baptême qui fonde le plus symboliquement le christianisme. Ce rite est accompli tout d'abord par Jésus lui-même, qui avec les foules de l'époque, se soumet à l'immersion dans le Jourdain sous la conduite de Jean le Baptiste. C'est son contact avec l'eau qui révèle sa divinité et par conséquent le caractère fondateur de son acte : plonger et ressurgir de l'eau, tel est le sens profond du message christique. Dans ce moment unique de l'immersion du Christ, la voix de Dieu retentit pour désigner son fils aux hommes, puis une colombe, symbole de l'esprit divin, vient se poser sur celui qui représentera pour toujours la naissance et fera de tout chrétien un « re-né ».

Quelles que soient leurs distinctions, l'ensemble des chrétiens reconnaissent aujourd'hui le baptême comme un sacrement central. Pour les catholiques, c'est de ce passage dans l'eau que dépend le salut : « Si quelqu'un ne

renaît pas de l'eau et du Saint-Esprit, il ne peut pas entrer dans le Royaume de Dieu » (Jean 3, 5). L'effusion ou l'aspersion d'une eau qui est bénite, commémorent la mort et la résurrection, tout croyant se rapprochant par cet acte du sacrifice salvateur de Jésus, et pouvant prétendre à la vie éternelle.

Les protestants, qui ne bénissent pas l'eau, pratiquent le baptême non pas dans l'enfance, mais après un enseignement religieux conséquent et une maturation personnelle (à partir de quinze ans et à tout âge ensuite) : ce n'est pas lui qui apporte le salut, mais la Grâce que Dieu donne aux hommes dès leur naissance, et la foi avec laquelle ils la respectent ensuite. Dans les traditions orthodoxe, copte, arménienne ou syrienne, sont pratiquées non seulement une triple immersion, mais aussi une série d'onctions d'huiles saintes : sur le front, les yeux, les oreilles, les narines, la bouche, les paumes, le cœur, le dos, les pieds.

Certaines communautés manifestent enfin des pratiques collectives qui rappellent les grandes fêtes de l'eau du Moyen-Orient antique : baptêmes par immersion d'immenses groupes de Tziganes évangélistes chaque année dans le Loiret (à Nevoy) ou pèlerinage catholique traditionnel aux Saintes-

Si quelqu'un ne renaît pas de l'eau et du Saint-Esprit, il ne peut pas entrer dans le Royaume de Dieu.

Tous ceux que cette eau a touchés ont été sauvés.

Marie-de-la-Mer pour le baptême des nouveau-nés. Dans tous les cas, note l'historienne des religions, le baptême, grâce à son eau aux vertus à la fois physiques (dilution, régénération) et symboliques, crée une relation, un échange des chrétiens vers leur Dieu et entre eux : un acte qui relie, qui, au sens propre, crée de la religion.

L'EAU BÉNITE

L'eau bénite intervient non seulement dans le baptême, mais aussi tout au long du rituel catholique et orthodoxe. Traditionnellement la messe commence par l'aspersion des fidèles et le psaume *Vidi aquam egregientem* : « J'ai vu sortir une eau du côté droit du Temple et tous ceux que cette eau a touchés ont été sauvés... ». C'est également par des aspersion d'eau bénite que l'évêque consacre l'autel : il trace une première fois cinq croix avec l'eau, tandis que la prière rappelle le déluge et le fait que l'humanité en a été sauvée. Quant au lavabo, avant d'être l'objet sanitaire dont nous nous servons quotidiennement, il est la parole du prêtre qui, en reprenant le psaume 26 (*lavabo* : je laverai...), marquait le lavage de ses mains après l'offertoire de la messe.

La bénédiction de l'eau est une forme de transfiguration : l'eau n'est plus la même. Naturelle au départ, elle

devient une création de l'homme et entre dans la culture. On lui ajoute parfois du sel, mais surtout des huiles elles-mêmes saintes, c'est-à-dire bénies lors de la messe du saint chrême, le matin du jeudi saint. L'eau, elle, est bénie deux jours plus tard, le samedi saint.

Mêlée ainsi à l'huile – elle aussi fortement porteuse de vie et de sacré – elle vient se rattacher à la thématique pascale. Par la mythologie de la résurrection et du passage, la liturgie chrétienne retrouve donc là la liturgie judaïque : Pessah, la Pâque juive, signifiant le passage de l'esclavage des Hébreux en Egypte à leur liberté.

L'EAU SE MÉLANGE MAIS GARDE SON IDENTITÉ

Il faut noter qu'en rencontrant l'huile, l'eau garde tout de même sa spécificité : elle purifie et lave les fautes tandis que l'huile est chargée de triompher du mal et des démons. De la même façon, lorsqu'elle est mélangée au vin lors de l'eucharistie, elle représente l'humanité (elle est alors non bénite) tandis que le vin représente le sang du Christ. Chez les orthodoxes, c'est de l'eau bouillante qui est versée dans le calice avec le morceau de pain, pour signifier la chaleur de la foi qui a reçu l'Esprit Saint...

L'INFLUENCE DES RELIGIONS PREMIÈRES

Un autre grand historien des religions, Odon Vallet, note enfin que le christianisme ne s'est pas contenté, dans sa façon d'utiliser et de diviniser l'eau, de poursuivre le judaïsme d'origine. Il s'est également inspiré des religions dites premières⁴. Ainsi, le culte rendu à la déesse aztèque de l'eau Chalchihuitlicue, aurait frappé les missionnaires espagnols par sa ressemblance avec le baptême qu'eux-mêmes pratiquaient. Chez les Mayas Quiché, on aspergeait la tombe des défunts comme aujourd'hui le prêtre catholique pratique une aspersion aux enterrements. Quant aux druides, ils chassaient, paraît-il, les mauvais esprits avec des eaux lustrales et délivraient ainsi les défunts de leurs fautes. L'écrivain américain contemporain Jim Harrison fait référence, dans son roman *Dalva*, à certains rites sioux ou cheyennes attestant de la valeur vitale de l'eau.

⁴Odon Vallet, *Une autre histoire des religions*
1 / *L'héritage des religions premières*, Découvertes
Gallimard.

L'eau dans le Coran

Dans l'islam – la seconde pratique religieuse française – l'eau occupe une place essentielle. Elle accompagne et symbolise les appels du Prophète à la pureté (*ta-hâra*), notion centrale de cette culture. Selon la formule de Mahomet, la pureté, c'est déjà la moitié de la foi, et se purifier est le premier acte d'engagement de tout musulman. La purification est dans ce contexte permise tout particulièrement par la pratique des ablutions.

L'EAU ORIGINELLE

Dès les temps mythiques de la séparation d'Israël et d'Ismaël, l'eau intervient. En effet, lorsqu'Hâdjar, la servante d'Abraham qui porte son fils, est abandonnée dans le désert, elle n'est sauvée que par le jaillissement d'une source aux pieds de son enfant. Le murmure de l'eau – *Zam zam* – donne son nom au premier puits sacré de l'Islam : le Zam zam. Il est la preuve que Dieu a entendu Ismaël (c'est le sens de ce nom) et lui a envoyé son eau divine.

Mais le Coran raconte surtout que Mahomet, recevant la parole de l'ange

Se purifier est le premier
acte d'engagement de
tout musulman.

Ibraïl, demande qu'on le couvre d'une cape et qu'on l'aspersion d'eau. Cet acte fondateur d'élection et de purification par l'eau est loué dans de nombreuses sourates. Par exemple :

« Toi qui t'es couvert d'une cape
Lève-toi pour donner l'alarme,
Ton Seigneur magnifie,
Tes vêtements purifie,
Toute souillure fuis. »
(Coran, 74, 5).

L'INTÉGRATION DE L'EAU DANS LA VIE QUOTIDIENNE DU CROYANT

C'est cet exemple originel que chaque musulman est invité à son tour à suivre : « Vous qui croyez, si vous vous mettez en devoir de prier, alors rincez-vous le visage, et les mains jusqu'au coude, passez-vous la main sur la tête et sur les pieds jusqu'aux chevilles. Si vous êtes en état d'impureté, alors purifiez-vous » (Coran 5, 6).

Cette manière de marcher sur les pas du Prophète n'est jamais aussi explicite que dans la purification rituelle qui précède et autorise la prière (*salat*). Lors de ces ablutions – pratiquées dès l'âge de sept ans – chaque membre du corps et chaque organe sont symboliquement lavés de toute souillure.

Les ablutions se distinguent selon le degré de souillure présenté par le

croyant. À l'impureté légère, correspond l'ablution simple (*wudu*), à l'impureté majeure correspond l'immersion du corps (*ghusl*). Parfois, lorsque l'eau manque, la purification est réalisée à l'aide de sable ou de sel dont on se frictionne le visage et le cou.

UN ORDRE DES GESTES EXTRÊMEMENT PRÉCIS

L'ordonnance des gestes du lavage rituel est fort significative. Ces mouvements, dits *rak'aat*, reprennent ceux des astres. Il faut commencer par la main puisqu'elle est l'instrument continu qui va passer sur l'ensemble du corps. Vient ensuite le haut du corps et la partie droite avant la gauche. Les mains ne sont vraiment purifiées qu'au milieu du rituel. Elles peuvent alors à leur tour purifier le bas du corps. L'ablution du visage est accompagnée de demandes qui montrent bien que le lien se fait entre le plan physique d'une part, le plan moral et intellectuel d'autre part. Par exemple, en s'aspergeant la tête et les oreilles, le croyant doit implorer ainsi Allah : « Apprends-moi les sciences utiles et fais-moi entendre Ta parole et la parole de Ton messenger ».

Au niveau des pieds, on retrouve le système de hiérarchie gauche / droite. Le pied droit est lavé sur une imploration liée au Jugement dernier :

le fidèle demande que son pied soit ferme et se tienne sur le Pont en ce jour-là. Tandis qu'avec le pied gauche est demandée protection contre le Mal et la menace de l'enfer.

L'EAU DE LA MECQUE

La pratique de l'ablution intervient de nombreuses fois dans la vie d'un musulman pratiquant : au moins lors de ses cinq prières quotidiennes, et au cours des moments exceptionnels que sont les accouchements, les rites funéraires ou les mariages. La conversion à l'islam ne se fait pas sans un rite d'eau. Et bien sûr l'eau est très présente dans le cadre du pèlerinage à La Mecque.

On y retrouve le *ghusl*, renforcé par l'interdit de tout contact sexuel pendant le pèlerinage. Ce bain se fait au moins deux fois. Tout d'abord à Al-Djafha à 200 kilomètres de La Mecque, puis au Zam zam, le fameux puits sacré, situé dans le périmètre de la Grande Mosquée. À partir de ce lieu, le nom des étapes rappelle l'importance symbolique de l'eau : jour de l'Abreuvement, jour du débordement des flots, jour de l'Approvisionnement en eau... La tradition exige que l'on boive l'eau du Zam zam après les divers parcours et déambulations rituels. Incorporer cette eau, c'est en effet en intégrer toutes les vertus

curatives. Les gourdes et bidons ramenés et scellés « zamzamiyâte » sont ensuite rapportés à la famille et aux amis. Les usages sont nombreux. Le malade, la femme stérile, l'orphelin doivent en bénéficier. Mais surtout chaque pèlerin en garde un flacon pour le *ghusl* de sa toilette funéraire.

UNE ARCHITECTURE DE L'EAU

Dans cette religion, intimement liée à l'eau et à son pouvoir de pureté, les lieux d'ablution sont en toute logique très nombreux, et inséparables des lieux de culte. On trouve des salles d'ablution dans les grandes mosquées, les couvents fortifiés, les écoles ou confréries religieuses...

Le bassin, au centre de la cour de la mosquée, est aussi caractéristique que son minaret. Il est au départ une copie de l'*impluvium* des maisons romaines, mais très vite on lui ajoute une fontaine pour que, comme dans les lieux hébraïques, l'eau jaillissante prenne le pas sur l'eau stagnante.

Si la piscine rituelle (*midha*) est un lieu sacré, c'est le hammam qui est le lieu convivial de la culture islamique. Le jeu des influences est intense entre l'art chrétien et l'art byzantin, le pouvoir romain et le pouvoir califal.

Quoi qu'il en soit, le hammam atteste un degré de civilisation et un raffinement supérieur à notre Occident

Dans cette religion, intimement liée à l'eau et à son pouvoir de pureté, les lieux d'ablution sont inséparables des lieux de culte.

L'eau domestiquée de manière artistique est, dans ce cadre, symbole de paradis, d'immortalité et de résurrection.

médiéval qui comprenait aussi des lieux de bains collectifs. Il quitte peu à peu l'espace sacré pour devenir profane. Il est encore aujourd'hui un endroit essentiel de sociabilité. Le souci de se purifier est prolongé par le plaisir de se préparer en famille et entre amis à l'office du vendredi ou aux grandes fêtes rituelles. C'est au bain que débutent les grands rites de passages : naissance, mariage ou deuil.

L'EAU DES JARDINS PARADISIAQUES

Mais ce n'est pas seulement dans l'architecture que l'eau musulmane appose sa trace. Elle induit également un art essentiel développé par l'islam : l'art des jardins. Dans le Coran, le paradis est un Jardin aux mille délices, décrit comme une immense oasis à la végétation luxuriante, pleine de fleurs et de fraîcheur. Les sources y sont nombreuses et leurs eaux vives et pures interprétées comme le don de Dieu. Diverses légendes mystiques subdivisent ce jardin paradisiaque en quatre, voire huit jardins superposés qui symbolisent les différentes étapes du salut.

Une telle vision des choses a entraîné toute une création horticole dans les palais musulmans. L'eau y a été canalisée selon des techniques

d'irrigation parfois très anciennes (héritées de la Babylonie) et répondant à des impératifs symboliques précis. Comme le note Patricia Hidiroglou, l'eau domestiquée de manière artistique est, dans ce cadre, symbole de paradis, d'immortalité et de résurrection.

Se sont mêlés dans la création de ces jardins la science hydraulique la plus complexe et des systèmes mystiques fondés sur des calculs et des analogies propres à l'islam. Le résultat de ce curieux mélange autour de l'eau constitue certains des principaux trésors de l'humanité artistique : des jardins de Grenade à ceux d'Ispahan en passant par Samarkand ou le Taj Mahal, modèle du jardin indomusulman.

LES UNIVERSELLES AMBIVALENCES

Cette vision abondante de l'eau, idéalisée ou artistiquement réalisée, cherche selon l'anthropologue, à inverser la rareté de l'eau, rareté réelle dans les régions désertiques où s'est développé l'islam. Le caractère précieux de l'eau ne fait aucun doute, tel qu'il est mis en scène dans les jardins ou sacralisé dans les rituels quotidiens de purification. Rareté et abondance, proximité et sacralité se conjuguent sans problème.

De la même façon, dans tout le Coran l'eau est qualifiée de manière

ambivalente. Elle est *matar*, la pluie, au sens négatif de danger destructeur et de chutes d'eau violentes. Elle est aussi – selon la même racine, *ma* – le bienfait céleste envoyé par Dieu. Elle est alors fécondante et fertilisante.

C'est l'image du oued, qui renaît après sa période d'aridité. Dans l'ensemble des cultures musulmanes, des rogations – prières qui demandent à Dieu l'eau fertile – sont rituellement adressées au ciel.

Gaston BACHELARD

L'eau et les rêves

Essai sur l'imagination de la matière

Éditions Corti

Brigitte CAULIER

L'eau et le sacré

Les cultes thérapeutiques autour des fontaines en France du
Moyen Age à nos jours

Éditions Beauchesne Paris, Presses de l'Université Laval

Gilbert DURAND

Les structures anthropologiques de l'imaginaire

Éditions Dunod

Patricia HIDIROGLOU

L'eau divine et sa symbolique

Éditions Albin Michel



Le Centre d'information sur l'eau a été créé en 1995 à l'initiative d'entreprises prenant soin de l'eau qu'elles acheminent jusqu'à chez vous.

Cette institution associative constitue un lieu d'échanges et d'information désormais reconnu par le public et les professionnels de l'eau.

Il diffuse des données scientifiques et techniques sur les ressources en eau, la qualité de l'eau domestique, la consommation, les processus de potabilisation et de dépollution des eaux usées.

Le Centre d'information sur l'eau met à disposition gratuitement des brochures que vous pouvez commander sur le site Internet : www.cieau.com



LE CENTRE
D'INFORMATION
SUR **L'EAU**

B.P. 10005
75362 Paris Cedex 08
Tél. 01 42 56 20 00
Fax 01 42 56 01 87

Association Loi 1901
SIREN 401 644 570 - APE 9499Z